

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 19 (1931)

Heft: 353

Artikel: La femme et l'habitation

Autor: Delachaux, V.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-260232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

enfants, avenir de la descendance et de la race. Bice Sacchi eut le mérite de la réorganisation du *Comitato dell'Alleanza*, et, en sa qualité de membre du Congrès de l'Alliance de Berlin, elle envisagea la fondation d'un journal féminin italien. Dès lors, l'idée du journal fut son idée dominante et bien que la maladie la dévorât déjà d'une fièvre lente, mais continue, elle voulut partir en décembre dernier, déjà minée par la mort, pour une tournée de propagande, en vue de recueillir des fonds et des adhésions pour le journal. Elle partit, mais pour la vie mystique et cachée que les mortels ne peuvent pas connaître, laissant dans la plus vive douleur ceux qui l'avaient connue et aimée, laissant aussi un vide qui ne se comblera jamais. Elle partit, le cœur plein d'espoir, confiante dans la réalisation de son rêve.

Bice Sacchi s'était occupée de la haute culture de la femme italienne, de la nationalité de la femme mariée, de la réforme des codes en vue d'éviter une différence de traitement entre les deux sexes, de l'abolitionnisme, et de plusieurs questions concernant l'enfance, telles que, par exemple, la création d'une police féminine susceptible de protéger l'enfance.

Et, à présent, Bice Sacchi est morte! Esprit indépendant, intelligence claire et synthétique, volonté ferme, cœur prêt au sacrifice, voilà les qualités de son caractère qui savait plier aux nécessités supérieures. Elle était, cependant, d'une féminité exquise, tissée de bonté et de désintéressement, d'abnégation et de charité: ce qui nous faisait sentir qu'elle était la figure la plus lumineuse de notre apostolat... Ennemie de la faiblesse et de la vanité, dans lesquelles souvent la femme se complait, et qui sont destinées à lui donner l'illusion de privilèges extérieurs qui lui ôtent la conscience de son infériorité vis-à-vis de l'homme, elle était prête à défendre ses sœurs qui tombent victimes d'une organisation sociale basée sur des conceptions surannées d'une suprématie sociale masculine... Son visage, illuminé par la joie et par l'espoir, les jours où une de nos actions semblait s'acheminer vers une solution heureuse, son sourire mélancolique, mais toujours serein, lorsque nos efforts étaient suivis par l'insuccès ou que, plus tristement encore, nos initiatives s'effaçaient dans le néant de l'indifférence et du scepticisme, ce visage, ce sourire sont cachés pour toujours à nos yeux! Mais pour nous reconforter cependant, nous avons la devise qui constituait le ressort et l'aiguillon de son infatigable activité: «La bonne semence jetée ne reste pas dispersée, mais, à travers le temps, elle trouve le terrain favorable pour germer.»

La Fédération italienne des Femmes lauréates et diplômées d'Université a commémoré d'une façon digne et noble Bice Sacchi, qui était sa vice-présidente, et a proposé de créer une bourse d'études qui porterait son nom, destinée aux jeunes filles ayant grade de docteur, et qui n'ont pas de ressources. «Je voudrais que la contribution matérielle susceptible d'atteindre un but si noble, tel que de fournir à celles qui n'en ont pas la possibilité, les moyens nécessaires pour continuer ou entreprendre une étude, je voudrais bien que cette contribution ne fût pas séparée de la promesse solennelle d'imiter dans son œuvre et dans son esprit l'exemple admirable de notre sœur bien-aimée»: telles ont été les paroles de la Dr. Isabella Grassi, et celles de son amie Romelia Troise et de l'Ing. Bice Crova, au nom de la Fédération italienne pour le Suffrage, ne furent pas moins élevées.

Rome, mars 1931.

L. C.

La Femme et l'Habitation

Un effort considérable s'accomplit dans plusieurs pays pour adapter les maisons d'habitation à l'économie ménagère, aux besoins hygiéniques et moraux des familles, et avant tout de celles qui ont des enfants. Les constructeurs ne doivent plus viser uniquement à s'assurer des placements rémunérateurs, car on attend maintenant d'eux qu'ils créent des milieux propices à l'épanouissement de la vie familiale, et qu'ils soient secondés, s'il le faut, par l'appui moral et financier des pouvoirs publics. Les ménagères expérimentées doivent donc s'adonner plus activement à l'étude approfondie des questions relatives à la construction et à l'aménagement des maisons, et collaborer à cette œuvre utile avec les architectes et les entrepreneurs. Car toutes, nous devons savoir que la culture d'un peuple est généralement proportionnée à ses conditions de logement.

À Francfort-sur-le-Main, où l'on semble très avancé sur ce point, les nouveaux immeubles locatifs et les blocs et colonies d'habitations modernes comprennent des dispositifs extrêmement intéressants: buanderies servant à un grand nombre de ménages et ingénieusement composées de «boxes» où chaque ménagère est chez elle; installations hygiéniques et cuisines où tout est si bien disposé et tient si peu de place qu'il semble se trouver à bord d'un paquebot nouveau modèle; balcons, jardins sur les toits, crèches pour les marmots, terrasses pour bains de soleil, etc. Vienne va encore plus loin dans la voie du progrès: les colonies d'habitations comprennent, outre l'inévitable crèche et le jardin d'enfants avec son tas de sable, une grande piscine en plein air, entourée de fleurs et de buissons, et réservée à la jeunesse de la colonie.

Si vous étudiez les plans de ces maisons modernes, vous vous étonnez de l'exiguité des cuisines et des salles de bain, ainsi que du nombre considérable de meubles «fixes» — si on peut dire ainsi — c'est-à-dire faisant corps avec les murs des diverses pièces du logis. Il paraît que, grâce à la fabrication en série, réduisant très fortement le prix de ces mobiliers «fixes», la maison où ils sont introduits ne coûte guère plus que celle qui est livrée avec des parois nues. Et quant à ces toutes petites cuisines, pour lesquelles il a fallu inventer de nouveaux noms — *kitchenette* en anglais, *cuisinette* en français, — elles sont si bien équipées et aménagées, que la ménagère en trouve sa tâche fortement allégée. Dans beaucoup d'intérieurs nouveaux, se trouve une niche-lavabo ou une niche-toilette. Dans les deux cas, c'est petit, très petit: ou bien une sorte d'armoire avec le lavabo à eau courante et un ou deux rayons au-dessus de la robinetterie, ou bien une cabine plus grande, où la baignoire, le lavabo et le W.-C. s'efforcent modestement de tenir le moins de place possible.

Les logements pour femmes exerçant une profession sont partout très bien conçus et à des loyers très abordables. En Allemagne et

¹ D'après des renseignements publiés dans le numéro de juillet-août 1930 du journal en trois langues *Habitation et construction*. Éditeur: Hans-Allée 27, Francfort-sur-le-Mein.

en Autriche, par exemple, on trouve d'immenses immeubles divisés en une foule de petits logements pour femmes seules et professionnellement occupées, comprenant presque toujours une seule pièce servant de salon-salle à manger, avec un lit qui se détache de la paroi, et s'y applique après usage, ou un divan dans une alcôve fermée de rideaux, ou encore un lit turc dans un coin de la pièce et servant de canapé durant la journée. En outre, on y trouve ou bien l'armoire ou niche à toilette, ou bien une minuscule salle de bain, avec service d'eau chaude. A Francfort, le loyer d'un de ces logements ne s'élève qu'à 32 marks par mois, avec un supplément de 6 marks pour le chauffage et l'eau chaude, de 3 marks pour la conciergerie et l'administration, et de 1 mark pour l'eau froide et l'électricité (soit 52 fr. 50 suisses par mois. (Réd.) Quand le logis n'a qu'une niche-lavabo, des salles de bains sont à la disposition des locataires. Dans plusieurs de ces immeubles pour femmes professionnelles, on a prévu une salle de gymnastique et un jardin d'enfants où peuvent être recueillis les enfants de mères travaillant au dehors.

À Munich, le Home pour Femmes et jeunes filles exerçant une profession ou un métier reçoit aussi de jeunes apprenties qui y trouvent un milieu remplaçant leur famille. Il contient 306 pièces particulières servant en même temps de chambre d'habitation et de chambre à coucher, et des réfectoires, parlours, salons de musique, bibliothèques, ainsi que des cuisines, buanderies, salles de repassage, etc. Salles de bain à chaque étage, cabines téléphoniques, terrasse et grand jardin. Des installations culinaires privées sont fournies à celles qui veulent compléter les repas fournis par le Home, et à chaque étage se trouve une cuisine pour le thé munie d'appareils de chauffage.

Le grand Home, fondé à Prague par le président Masaryk, comprend un restaurant sans alcool, deux magasins, un office de placement gratuit, une salle de conférences, un hôtel féminin, un internat pour des élèves de l'enseignement moyen, des dortoirs, une teinturerie, un atelier pour tissage à la main et réparation de tapis, de sorte que, dans cette maison hospitalière, une femme ou une jeune fille trouve du travail, si elle est gênée et ne sait trop comment payer sa chambre et sa pension. Outre le Home Masaryk, il existe à Prague une Maison pour femmes

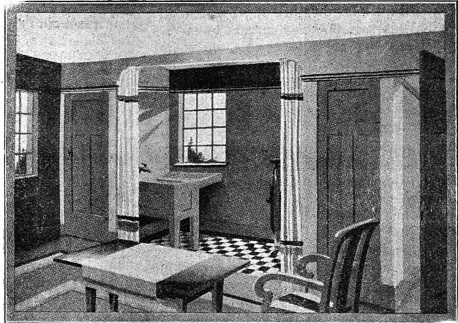
sans foyers, une autre pour les membres féminins du corps enseignant, une autre encore pour les étudiantes. Et une Maison pour femmes âgées est en projet. De plus, le mouvement en faveur de la réorganisation de la vie féminine a créé un Home où sont logées et nourries 150 jeunes filles ou femmes faisant des études ou exerçant une profession.

Il a déjà été parlé dans ce journal de la maison *Zum neuen Singer* de Bâle, construite en 1928-29 par la *Frauenzentrale* des deux Bâle. Elle soutient la comparaison avec les Homes d'autres pays, bien que construite sur une échelle beaucoup plus réduite. Charpentés d'acier, terrasses, jolies chambres, cuisine centrale, salon-salle à manger commun; chaque logement a sa salle de bain, son laboratoire ou niche à cuisiner, son balcon ou sa terrasse, et comprend une, deux ou trois pièces avec armoire pour la garde-robe, débarras pour broches et balais, installation téléphonique, etc. Loyers: pour un logement d'une pièce avec terrasse: 800 fr.; pour deux pièces et terrasse: 1050 fr. et 1150 fr.; pour trois pièces et terrasse: 1450 fr.

Que de Homes intéressants aussi en Angleterre, tels les petits cottages bâtis côte à côte et contenant des logis à prix doux, qui sont dus à l'initiative pour le logement des Femmes; cette Société d'utilité publique acquiert à prix avantageux des chambres, ou des appartements, ou des maisons, qu'elle loue ensuite à ses membres. Prix moyen des loyers: 8 shillings par semaine pour une pièce, et 12 sh. pour deux pièces. De nouveau cette ressemblance entre la pièce unique et la cabine d'un navire ou d'un avion. Et on se persuade facilement qu'il n'existe que des Anglaises du type le plus mince, en considérant des cuisinettes dans des armoires, ou celles d'un modèle que je ne prise guère, parce que trop encombrées: toutes petites, mais contenant, par je ne sais quel miracle d'arrangement et la baignoire et le réchaud à gaz ou électricité, et l'armoire à vaisselle et l'évier, et les robinets, et le boiler et le chauffe-bain, et encore quelques rayons d'armoire.

V. DELACHAUX.

Photo „Habitation et Construction“
Cliché Mouvement „Féministe“



Type de logement d'une pièce pour femmes seules. (Angleterre).

Les Femmes et les Livres

Mary Webb

Dans une contrée peu connue de l'Angleterre et voisine du Pays de Galles, «contrée trop vieille pour être réelle, et où les bois, la ferme, l'église au bout de l'étang, avaient un air si ancien qu'ils semblaient sortir d'un rêve», une jeune fille de condition modeste a vécu son enfance et son adolescence rêveuses. Elle lisait dans la nature comme en un beau livre, et elle savait lui arracher les secrets de force et de beauté dont elle a tissé son œuvre d'écrivain.

«Le Shropshire est un comté où se sont perpétués la beauté et la dignité des choses anciennes», a écrit Mary Webb dans la préface d'un de ses livres. «J'ai eu le bonheur de naître et d'être élevée dans son atmosphère enchantée et de me faire, de ferme en chaumière, de nombreux amis dont les souvenirs et les propos ont enflammé mon imagination; j'ai eu aussi le bonheur de vivre dans la compagnie d'un esprit tel que celui de mon père, qui était maître d'école; esprit plein de vieux contes et de vieilles légendes qui ne venaient pas des livres, et qu'un vivace attachement pour les beautés des forêts et des champs avait enrichi avec d'autant plus de force qu'il n'avait guère eu le moyen de s'exprimer.»

En lisant *Sarn*, le seul roman de notre auteur qui ait été traduit en français, on soupçonne ce que fut la jeunesse de Mary.

«Elle avait le culte du foyer, l'amour des plus petits, des infirmes, des bêtes, mais aussi un goût, jugé presque bizarre autour d'elle, pour la nature et pour les révélations poétiques qu'elle trouvait dans la solitude.» (Préface de Jacques de Lacretelle.) La parvrette était affligée d'un goitre qui la défigurait, et elle s'était résignée, bien à contre-cœur, à vivre sans espoir et sans amour, quand, lors de sa trentième année, elle se vit demandée en mariage par un instituteur appelé dans une école de Londres. Mais ni Mary ni son mari, qui adorent la campagne, ne peuvent s'habituer à vivre dans un faubourg morose et surpeuplé de la grande ville. Ils s'en retournent dans le Shropshire, renonçant ainsi à la profession du mari et à son gain sûr et régulier. On essaye d'une exploitation agricole, si modeste que valet ou servante en sont forcément exclus et que Mary Webb s'en va elle-même à pied à la ville, les jours de marché, pour écouler les produits de la ferme.

Mais la dure besogne d'arracher au sol la subsistance du ménage ne détourne pas la jeune femme de sa véritable vocation: elle a l'esprit plein de rêves qui veulent être, extériorisés, et son premier roman, *Golden Arrow*, qu'elle écrit en 1915, reçoit un accueil favorable. Il faut alors se résigner à quitter les champs, les bois et l'étang enchanté, pour se rapprocher des éditeurs et des milieux littéraires. Trois autres livres suivent d'assez près: l'un, *Precious Bane*, couronné en 1926 par le Comité anglais du prix *Fémina* — *Vie heureuse*, a été traduit en français, de mer-

veilleuse façon, par Jacques de Lacretelle et Madeleine Guéritte, sous le nom de *Sarn*. Mais ni l'argent ni la gloire ne vinrent rapidement, et le ménage Webb continua à vivre dans la gêne. En 1927, à peine âgée de trente-six ans, la romancière mourut, sans avoir pu prévoir le succès retentissant qui au-réola son œuvre, à peine ses yeux s'étaient-ils fermés aux jeux de la lumière, enchantement de son âme d'artiste. Editions sur éditions de *Precious Bane* s'enlèvent dans les pays de langue anglaise. La critique porte son auteur aux nues, et, en plein Parlement, on entend le Premier Ministre Baldwin proclamer, dans un de ses discours, que c'est là un des plus grands romans de la littérature anglaise.

Sa traduction française, *Sarn*, est un livre très beau. *Sarn*, c'est un pays, c'est aussi un domaine, c'est aussi le nom que prennent les habitants masculins de la ferme, et c'est surtout un coin du passé sorti de l'ombre où s'atténuent, et parfois disparaissent, les années d'autrefois. «Evouer, ne serait-ce qu'un instant, cette chose mélancolique qu'est le passé, c'est comme tenter de serrer entre ses bras la teinte mauve des lointains horizons. Mais, si nous y sommes parvenus, quelle douceur nous respirons! Douceur semblable au parfum délicat et fugitif qui vient des fleurs du printemps, séchées parmi la bergamote et le laurier.» Ainsi parle Mary Webb dans sa préface de *Precious Bane*.

Sarn, fils de Sarn, c'est le rude Gédson, dur aux autres, dur à lui-même; sa sœur Prue est une femme exquise faite à l'image de Mary, à n'en pouvoir douter. Comme

Mary, elle est défigurée: elle a un bec-de-lièvre. Elle a donné son cœur au tisserand Kester, une noble figure, peut-être idéalisée à outrance, mais n'a aucun espoir d'être aimée de retour. Comme Mary encore, elle gagne l'amour de celui qu'elle a élu, et qui, l'emportant finalement dans ses bras pour en faire sa femme, s'écrie: «J'ai choisi mon paradis. Il est sur la poitrine, ma chère promise.»

Ainsi que dans beaucoup de livres anglais, les personnages n'évoluent guère: tels ils sont au début du livre, tels ils seront à la fin. Et il y a certainement pas mal de longueurs et de redites. Mais la longueur n'est-elle pas, comme on l'a écrit ailleurs, la nécessité primordiale d'un roman qui se propose de vous mettre en possession d'un monde? Nous pourrions aussi déplorer l'abondance des descriptions, si exquises qu'elles soient, et la longueur et la paresse du récit, quelque justifiées que nous les sentions, si elles avaient alourdi, oppressé l'action et en avaient ralenti le cours. Mais, tout au contraire, le drame naît, s'amplifie et court vers son issue fatale avec une violence dont on ne se rend pas toujours bien compte, tant elle est incorporée habilement aux forces élémentaires de la nature environnante.

Dans l'œuvre de Mary Webb, le féérique s'associe au réel, la fantaisie s'en donne à cœur joie, les héros sont bien un peu trop romantiques et le coin de terre où ils évoluent, hanté par le mystère et imprégné de poésie, prend un relief extraordinaire. Voyez ce qu'on pourrait appeler un des personnages de *Sarn*: